



Comme chaque année, la Dodoche paternelle nous emmène vers un coin de pêche que mon père a déniché par son Comité d'entreprise. Pour mon frère aîné et moi, c'est la galère : Maman va passer ses deux semaines collée sous la tente, à faire le ménage et la cuisine, mon père plantera sa canne au bord du lac et on ne le verra plus de la journée. Hervé et moi, on n'a plus qu'à espérer que des jeunes de notre âge s'enquiquinent autant que nous et partagent notre ras-le-bol.

— Direction la Normandie, vous allez vivre la vie de château. Avec un grand parc autour et le village pas loin.

Papa annonce son plan d'enfer en trois mots : château de Carouet. Le nom ne nous dit rien ; l'essentiel est pour lui le lac à proximité du terrain de camping, c'est à peu près tout ce qu'il est fichu de nous indiquer.

À l'arrivée, la bâtisse centrale aux allures de grand palais se remarque comme le nez au milieu de la figure. En entrant dans le parc, on passe devant le perron en pierres entouré d'une demi-douzaine de fenêtres et surmonté de deux étages, où les volets semblent fermés et donnent l'impression de l'être en permanence. Le rez-de-chaussée du « château » comprend le bureau d'accueil, les sanitaires et une grande pièce baptisée avec éclat la buvette, avec quelques tables en formica et un comptoir d'occasion planté sous un néon. Sur l'arrière, s'étendent les pelouses plantées de tentes et de caravanes.

En guise de bienvenue, la réceptionniste déblatère que l'endroit a une longue histoire très tourmentée et que les niveaux au-dessus de sa tête sont marqués par les événements du passé. Point final.

Au bout de deux jours, on a compris qu'en guise de copains ou de copines, notre galère ne fait que commencer ; je dirais même qu'à part Hervé et moi, les jeunes de notre âge ne campent qu'une soirée ou

deux. Nous, on est plantés là ; eux bougent et voient du pays. Pas le temps de les connaître, pas le moyen d'organiser des sorties dans les alentours. On tourne en rond, de la tente au lac et autour du château de Carouet.

Papa et Maman ne veulent pas qu'on rôde auprès de la buvette, des choses bizarres s'y passent. La réceptionniste frémit quand elle en parle, le maire et les gendarmes sont venus faire un tour, mais personne n'est capable de donner d'explications claires aux assiettes, verres et vitres qui se brisent alors que l'instant d'avant, ils se comportaient comme de la vaisselle ou des carreaux ordinaires. Les fourchettes s'envolent des tables et se plantent au plafond comme dans de la purée, les bouteilles circulent dans les airs et trois départs d'incendies se sont déclarés sans raison dans le réduit qui sert de cuisine.

Avec de tels phénomènes, on comprend que personne ne reste longtemps dans le terrain. Je l'ai dit : les familles avec des gars et des filles de notre âge trouvent de bonnes raisons de décamper, c'est le cas de le dire. On est les seuls à rester là : Papa a réservé deux semaines et rien d'anormal ne se produit au lac ou aux sanitaires, les seuls endroits qu'il fréquente.

Christine, à l'accueil du camp, s'est rendu compte qu'on faisait bande à part, on poireaute comme des âmes en peine, à tourner en rond à longueur de journées et trouver le temps long. Elle nous plaint et cherche des moyens de nous divertir, sans nous éloigner du camp :

— Aline, tu es en quelle classe ?

— En cinquième, au collège.

— Tu t'intéresses à l'Histoire ?

— Ouais, je suis pas mauvaise, c'est un peu mon truc.

Ma moue ne la décourage pas, elle poursuit son idée :

— Si tu connaissais celle du château, tu serais épatée. Elle est plutôt incroyable...

Je ne sais pas si elle se fiche de moi ou si elle est sincère : le château barricadé de partout, sauf le rez-de-chaussée, la buvette en forme de train-fantôme, les bonnes gens qui détalent parce que l'environnement leur fiche les chocottes. Bien vite, Christine change de ton et se transforme en confidente, presque en copine :

— On me l'a racontée, cette histoire vieille de plusieurs siècles, mais je saurais pas te la rapporter avec certitude.

Elle essaie pourtant d'en livrer des morceaux : la Révolution, le fantôme dans les étages, la guerre de 14-18 avec les malades qui mourraient aussitôt arrivés, et pendant l'autre guerre, les Allemands qui ont abîmé les murs. Depuis le temps que Christine répète ces mêmes événements, elle finit par tout mélanger et son exposé fatigue autant qu'il intrigue, car elle balance tout dans le désordre.

À la fin, elle s'exclame :

— À la bibliothèque municipale, ils ont le bouquin écrit par un prof du collège. Il s'appelle *Carouet d'hier à aujourd'hui*. Ouais, je sais, le titre est pas des plus originaux, mais il te dira mieux que moi, si j'essaie de te raconter dans le désordre.

Avec beaucoup de mal, je réussis à convaincre Maman, en lui épargnant les histoires de fantômes et de boches qui tiraient à tout-va. Miracle, elle accepte que j'aie jusqu'au village :

— Mais seulement à la bibliothèque et rien d'autre. En plus, tu y vas avec ton frère.

Pour bien enfoncer le clou, elle précise :

— Une fille de treize ans comme toi... on ne sait jamais ce qui peut lui arriver.

— Mais Hervé n'a que quinze ans. Et il est maigre comme un clou.

— Peut-être, mais c'est un garçon. Si tu fais une mauvaise rencontre ou s'il t'arrive quelque chose, il saura nous prévenir.

Plutôt que chercher à comprendre la logique maternelle, je préfère prendre mon frangin avec moi comme un toutou de garde, et qu'on profite tous les deux de l'autorisation exceptionnelle qu'on a reçue.

La bibliothèque du patelin est mémorable, surtout la bibliothécaire. Les rayonnages de livres entourent une pièce à moitié éclairée avec des fenêtres aux volets qu'elle ne se donne pas la peine de pousser. Ça sent la cire et la poussière selon les endroits où on se trouve. Je n'ose pas toucher les livres tant ils ont l'air d'antiquités. On se croirait autant dans une bibliothèque que dans un musée ou chez un brocanteur.

Avec Hervé, dès qu'on a vue la tenancière, on l'a surnommée Mlle Lelongbec, comme Fernand Raynaud à la radio quand il dit qu'elle a une tête à manger des gâteaux secs. Mlle Lelongbec ressemble à une vieille fille plus décidée à faire la leçon qu'à prêter ses bouquins ; avec mon frangin, on l'imagine au cinéma, dans le rôle d'une sorcière du Moyen Âge. Elle n'a pas le nez crochu, mais elle vous regarde quand même avec des yeux qui font penser à des carabines de fête foraine : ils ne bougent pas, vous fixent et vous flinguent si vous touchez à quelque chose qui ne lui plaît pas.

Je lui demande franchement si elle a le livre que Christine m'a conseillé :

— Un truc sur le château ?

Aussitôt elle s'exclame :

— Le livre de M. Duparc. Une œuvre remarquable, écrite par un professeur émérite du collège voisin. Un homme qui a du courage, avec les vauriens sans tête qu'il est obligé d'éduquer.

Elle craint que le livre ne soit pas adapté à des fillettes comme moi, qui ne connaissent rien au pays et qui sont de passage, en vacances :

— Les touristes sont plus à leur place au Syndicat d'initiatives que dans la bibliothèque.

Mlle Lelongbec s'interroge sur mon âge : suis-je capable de comprendre les pages avec tous leurs détails ? Mes parents auront-ils la patience et le temps de m'expliquer ? Surtout qu'ils ne connaissent pas, eux non plus, les environs et les gens d'ici. Je sens Hervé ricaner dans son coin, il se retient pour ne pas dire que lui-même est disposé à m'aider à tout piger, mais l'allure rébarbative de la mégère le refroidit.

Quand on revient avec le livre entre les mains, mon frangin continue de se moquer de moi, en imitant Mlle Lelongbec :

— Ma petite sœur aura du mal à lire le *Carouet d'hier à aujourd'hui*. À découvrir les aventures vécues dans le château où elle va faire pipi, elle risque de couper son envie...

— Arrête tes sornettes. Je me débrouillerai bien toute seule, comme une grande. J'ai pas besoin d'un type de ton espèce.

Sitôt revenue à la tente, je plonge dans le premier chapitre.

Le château devant lequel on campe remonte loin dans le temps. Pensez : construit il y a près de trois cents ans, dans le siècle juste avant la Révolution ; ça ne date pas d'aujourd'hui. Je note le nom bizarre du seigneur de l'époque : Charles-Antoine de Pimont, et son titre : marquis d'Angourville. Rien que de le citer explique pourquoi le bâtiment a le panache d'un palais, avec sa façade de pierres et de briques, son parc arboré d'essences rares pour l'époque, le clocheton qui surmontait l'entrée de la propriété et sonnait l'heure, les parterres de buis coupés au cordeau et conduisant les calèches vers le perron d'honneur.

Comme le clocheton est rouillé et dégingué, que le buis a laissé place à du gravier, que les calèches sont remplacées par des caravanes, Papa me raille et se met à chanter faux :

— Tout va très bien, madame la marquise, tout va très bien, tout va très bien...

Maman et Hervé rigolent autant de ma leçon d'Histoire que des canards de Papa. Je vous jure ; Christine me demandait si je m'intéresse à l'histoire pour trouver à me divertir, que dirait-elle si elle voyait ce spectacle ?

Dans la soirée, j'avale au moins quarante pages du bouquin de M. Duparc. J'aurais aimé l'avoir comme prof et le marquis devient presque un copain, comme si je les connaissais pour de vrai. Il n'a pas eu une vie facile pour un châtelain : trois fermes et un domaine à gérer, ça lui donnait du boulot. Déjà, en ce temps-là, la terre était riche dans la région, les récoltes abondantes et les profits pour le seigneur ne

manquaient pas. Sur la pelouse où on campe, se dressait un grand pigeonnier qui a disparu lui aussi et qui montrait la richesse du domaine.

Mais il ne faut pas croire que l'argent tombait du ciel : Charles-Antoine de Pimont devait tout à la fois s'occuper des paysans plus portés sur la boisson que sur le travail, penser à plaire à l'évêque ou au curé, et pour couronner le tout (si j'ose dire), soigner sa fille cadette Anne-Charlotte qui avait une maladie incurable, selon les médecins et les apothicaires de l'époque. Aujourd'hui, elle serait soignée comme il faut ; ça a quand même du bon, le progrès.

La pauvre enfant affichait un visage pâle et des yeux sombres, M. Duparc regrette dans son bouquin qu'aucun tableau ne la montre, son père pris par ses occupations n'a pas pensé à lui tirer le portrait, mais « sa mine cadavérique gommait l'éclat de ses robes écarlates et de sa chambre rose, que le marquis déco-rait incessamment » (bien du langage de prof). Le noble paternel déposait de magnifiques bouquets cueillis dans le jardin, à côté du château et vers le lac.

Pour consoler le seigneur, sa fille aînée, Marie-Anne-Adélaïde (si j'annonce ce nom à Hervé, il va encore se gausser) ; donc Marie-Anne pour faire simple et court, s'est mariée de gré ou de force à un baron dix ans plus vieux qu'elle. Attention, il portait lui aussi un nom à coucher dehors : Bayvan de Bannetôt, vieux noblaillon débarqué à la cour du roi de France, excusez du peu.

Je regarderai si c'est Louis le XIV, XV ou XVI en ce temps-là.

Il ne faut surtout pas s'imaginer que ça facilitait la tâche du marquis d'Angourville, car son gendre avait plus la tête aux magouilles de Versailles qu'aux problèmes de Carouet ; le brave Charles-Antoine se retrouvait bien seul dans son coin paumé de Normandie à s'occuper de tout : les paysans à dessaouler, les récoltes à négocier, les braconniers à tout bout de champ, puis les obsèques d'Anne-Charlotte en 1765, suivies des siennes quelques années plus tard.

Enfin, c'est une image, car pour de vrai, il est mort de chagrin et de fatigue.

Je m'attendais à ce que la fille aînée rappique dans son domaine et que son mari prenne les choses en mains. Penses-tu ? Le Bayvan de Bannetôt confie le domaine à un régisseur qui se prend pour un roi sans partage et le petit chef se fait haïr de toute la populace du coin. Pour se venger, les paysans ne pensent qu'à en faire le moins possible, piquer ce qu'ils trouvent dans les champs et laisser aller les bâtiments. Résultat : le domaine part à vau-l'eau en moins de temps qu'il faut pour le dire.

Là-dessus, la Révolution arrive à grands pas. Le château de Carouet en piteux état ressemble davantage à la zone qu'à la noblesse. Les sans-culotte du secteur se disent qu'ils n'ont qu'à se servir dans la bâtisse et ses dépendances, en forcer les portes et les vider des pierres, des réserves, du matériel. D'un autre côté, il faut les comprendre : ils ne songent qu'à s'équiper afin de travailler et nourrir leurs familles, rien de plus.

C'est à ce moment-là qu'une tête de femme apparaît à la fenêtre de la chambre rose : un visage mortifère, aux yeux noirs qui sortent des orbites. M. Duparc ne savait pas dire quand elle vient pour la première fois, mais pendant une soirée où des canailles sans nom s'amuse à vandaliser le château. Plusieurs témoins attestent avoir remarqué le spectre à la fenêtre et ils l'ont décrit tous de la même façon ; un seul passerait pour un cinglé, mais à plusieurs, on est obligé de les croire.

Les fortes têtes, les meneurs, qui évidemment n'étaient pas là quand l'apparition s'est montrée, se moquent dans les cabarets : la populace du coin, ce sont des soiffards... Mlle Lelongbec, une de leurs descendantes, a bien dit qu'il fallait les connaître. Ils reviennent illico à l'assaut. Mais, alors qu'ils approchent du bâtiment ou de ce qu'il en reste, les arbres se mettent à craquer dans le parc avec fracas, un véritable chahut d'orage, sans tonnerre, ni éclairs. Ils font mine de rien et forcent la porte. Ils entendent alors des pas sonores sur les planchers au-dessus de leurs têtes. Quand ils pénètrent dans les pièces du rez-de-chaussée, devenues l'accueil, les sanitaires et la buvette du camping, des odeurs montent du sous-sol et

leur sautent au nez. Ils ont beau être des révolutionnaires, ils sentent quand même la crotte et ont les choccottes ; alors, ils se débinent sans demander leur reste.

De mon côté, je n'en mène pas large au moment me coucher dans le duvet. Ma tête mélange les carrosses, le roi Louis XVI de la Révolution avec les sans-culotte du bistrot et le fantôme à la fenêtre de la chambre rose. Comment fermer les yeux avec un tel spectacle juste à côté de la tente ?

Le lendemain, je demande à accompagner mon père à la pêche. Mon idée est de m'éloigner un peu du château et d'avoir le calme pour bouquiner. En échange, mon paternel exige que je lui fiche la paix pendant qu'il taquine la truite ou le brochet (je n'ai jamais su ce qu'il pêchait au juste).

Hervé demande à venir avec nous, mais Papa sent le coup fourré :

— Chacun son tour. Si vous restez à vous chamailler tous les deux, vous allez faire peur aux poissons. Tu viendras avec moi demain.

Ça me fait deux jours peinarde : un au bord du lac, un avec ma mère et deux sans le frangin.

Sous la protection paternelle, je peux dévorer l'histoire qui m'intrigue : la Révolution n'est pas encore finie. Les nobles s'exilent et abandonnent leurs domaines, le Bayvan de Bannetôt comme les autres, et les pierres vides représentent une proie au premier margoulin venu. Le château de Carouet est confisqué, inscrit sur la liste des biens nationaux et disponible pour être acheté contre une bouchée de pain. Sa mise en vente est programmée et le notaire s'apprête déjà à lui trouver un acquéreur. C'est compter sans la revenante qui veille au grain et protège le bâtiment – je vais regarder dans le dico si on peut dire « une revenante » ou si les fantômes n'ont pas de sexe comme les anges.

Les trouillards s'imaginent que les apparitions portent malheur, ce n'est pas toujours vrai : dans le cas qui nous intéresse, elle empêche la vente du château où elle a vécu. Un incendie se déclare sans raison valable, la veille des enchères ; seule la chambre rose échappe aux flammes.

Le soir du sinistre, les gens discutent devant les restes fumants quand soudain, ils voient une tête de femme apparaître à la fenêtre de la pièce en question, au bout du premier étage. Ils sont tous d'accord pour la décrire avec une robe lumineuse, un regard triste et la peau sur les os. Le curé appelé à la rescousse bénit l'apparition qui s'est déjà effacée dans les restes de la demeure. À l'époque, M. Duparc n'a pas encore écrit son bouquin, alors l'abbé ignore l'histoire d'Anne-Charlotte et jette son apparition dans les flammes de l'enfer. Tu parles !

Sur les bords du lac, malgré le soleil de juillet, je sens le froid me parcourir le dos et me glacer la peau ; mon père s'étonne de mon état et propose d'arrêter sa pêche pour me ramener à la tente et appeler le toubib, si c'est nécessaire :

— Non, merci, ce n'est pas le temps qui me fait cet effet, c'est le livre du château...

— Bah, laisse-le tomber. Te rends pas malade pour un bouquin qui raconte n'importe quoi.

Il est comme ça, mon père : sa pêche qui ne rapporte rien est plus importante qu'un livre qu'il ne lira jamais. J'ai beau lui dire que c'est un professeur d'Histoire du collège qui l'a écrit, il a réponse à tout :

— Tu es en vacances ? Alors oublie les profs et profite-en pour te changer les idées.

Par bonheur, les pages suivantes sont plus tranquilles. Elles montrent un tableau dessiné au début du XIXe siècle avec le château en noir et le parc en friche. La légende explique que les murs cramoisis et la toiture qui menace de s'effondrer sont le royaume des chauves-souris ; l'auteur se désole que la propriété est menacée de ruines avant qu'un nouveau riche ne s'y intéresse. En ce temps-là, les fortunes se construisent en un éclair, avec ceux qui disposent d'un peu d'argent à investir et une bonne affaire à défendre : Zola s'est inspiré des gens comme ça pour écrire des romans à succès. M. de Bosseville est de cette nature-là et les bénéfiques qu'il engrange dans son commerce (M. Duparc ne parle jamais de quel business), il les remet dans son château, le parc et surtout l'étang qui lui plaît avant tout.

— Tiens, il devait aimer la pêche, un peu comme mon père.

Mais les choses ne se passent pas comme il le souhaite.

Dès que sa famille loge dans les murs, des événements étranges pointent le bout de leur nez. Comme M. de Bosseville a la manie de tout consigner, du moins il a pris l'habitude dans son commerce de noter ses clients, ses commandes et ses marges, il s'amuse aussi à écrire les bizarreries dans son domaine, jour après jour. Du pain bénit pour un historien comme M. Duparc qui insiste sur l'honorabilité et l'intelligence du propriétaire, qui ne peuvent être mises en doute par personne. D'autant plus que le témoin a pris soin d'indiquer les personnes présentes chaque jour dans son château et qui peuvent attester, comme il le fait lui-même, l'étrangeté des phénomènes auxquels elles assistent.

Et pour du monde, il y a du monde : les deux parents et l'héritier, le précepteur (un abbé), le cocher, le jardinier, la femme de chambre et la cuisinière ; la famille et le personnel couchent dans la demeure. En plus, je ne serais pas étonnée qu'il y ait des gens mariés dans le lot, ça rajoute à la troupe. Du pain bénit, je vous dis... et ce petit monde en a entendu, des choses.

D'abord des bruits dans la nuit qui suit leur installation. Normal : venir habiter dans une maison hantée est bien imprudent, même si c'est excusable puisque le brave père de famille ignore la présence d'Anne-Charlotte.

Puis la revenante laisser couler quelques mois sans se manifester ; les bruits cessent, M. de Bosseville et ses fameux témoins n'entendent rien. Ce n'est que partie remise. Tout à coup, certains prodiges se produisent de nouveau, de façon intermittente. Un jour, la famille s'absente pour aller chez des parents, et à partir de ce moment-là, les étrangetés se multiplient de manière plus intense et continue. À croire que M. de Bosseville et Anne-Charlotte se chamaillent à savoir qui habite chez l'autre.

Des bruits résonnent pendant une ou deux nuits d'affilée ; le châtelain embauche les hommes et ils passent les nuits suivantes à fouiller les coins et recoins. En vain. Tout semble rentrer dans l'ordre pendant quelques semaines. Et patatras, ça recommence : bruits, fouilles et calme.

À la longue, je comprends que le châtelain commerçant et sa suite ont le moral un peu miné.

M. Duparc n'hésite pas à rentrer dans les détails, nul besoin d'en inventer puisque de Bosseville note tout : un jour, le précepteur est persuadé que son fauteuil change de place. Les propriétaires l'accompagnent dans sa chambre et collent les pieds du fauteuil au parquet avec du papier gommé :

— Appelez-moi si vous entendez quelque chose, dit M. de Bosseville avant de quitter l'abbé.

Soudain, celui-ci perçoit une série de coups sur le mur de sa chambre, des échos assez forts pour que la femme de chambre, qui couche juste en face, les entende, elle aussi. Cinq minutes plus tard, l'abbé distingue dans un coin de la chambre le bruit de l'horloge qu'on remonte, le clac-clac de la roue dentée... dans le noir et en pleine nuit. Et ce n'est pas tout : sur la cheminée, un bougeoir se promène en grinçant ; l'abbé a le son et l'image en direct, presque en couleurs. En plus, il entend et voit son fauteuil se déplacer.

Dans ces conditions, je serais partie sans demander mon dû. Lui, non : il reste là, figé, n'osant même pas se lever, la tête assommée et le bras agité à faire des signes de croix.

Aussitôt M. de Bosseville se pointe ; pas bigleux, il remarque que le fauteuil a bougé, que le bougeoir a changé de place et risque même de tomber de la cheminée. Il remarque une statuette qui était contre la glace et qui a avancé. Le précepteur, tremblant comme une feuille morte, jure ses grands dieux (une plaisanterie à la Hervé) qu'il n'a touché à rien ; le châtelain met une vingtaine de minutes à le calmer en le laissant prêcher ses histoires (encore une blague facile à la Hervé).

Sitôt que M. de Bosseville retourne voir Madame qui se ronge les sangs, deux chocs violents viennent de la piaule de l'abbé : des coups frappés sur la porte du bureau, au pied du lit. Et toutes ces extravagances, sans la moindre explication : des bruits, des déplacements, comme si c'était naturel.

Je ne vais pas raconter tous les phénomènes étranges relevés au château de Carouet, mais j'aimerais bien voir à l'intérieur si on retrouve des restes, des preuves tangibles que ce ne sont pas des bobards.

Un autre soir, l'abbé et la femme de chambre (qui comme par hasard logeaient côte à côte) perçoivent les pas et les voix des propriétaires, déambulant dans le corridor et rentrant dans leur chambre. Rien d'exceptionnel, personne ne s'inquiète pour si peu ; sauf qu'à ce moment-là, le couple dort à poings fermés et lui-même n'entend rien.

Plus tard dans la soirée, une série d'impacts très forts viennent de la chambre rose. Pour en trouver la source, M. de Bosseville et le jardinier font une ronde partout. Pendant qu'ils sont dans le salon, des bruits surgissent dans la lingerie. Ils y courent : rien. À peine redescendus, ils distinguent un coffre qui traîne à l'étage au-dessus ; le problème, c'est que là-haut, il n'y a personne. Au final, le meuble donne l'impression de tomber lourdement.

Le jour de Noël, le démon qui titille le précepteur ecclésiastique ne le laisse pas tranquille ; je reprends l'idée du démon, parce que l'abbé ne pense qu'à ça. À midi, les domestiques mangent ensemble, le professeur se met à hurler : son lit se renverse sur le côté et la table glisse au-dessous. Pas très catholique comme position pour un meuble d'abbé.

J'arrête de citer les jours et les nuits de folie ; ils sont noir sur blanc dans le livre de M. Duparc. Je donnerais presque raison à la bibliothécaire : je ne pige pas tout, mais la différence, c'est qu'elle me croyait trop bête pour interpréter ces mystères, alors qu'en réalité, aucune justification ne permet de comprendre ce qui se passait dans ces murs. Je suis sûre et certaine que la mairie ou les responsables du camping savent des choses qu'ils ne veulent pas montrer, je ne serais pas étonnée que les étages renferment des secrets.

Les pages se tournent toutes seules, je suis pressée de découvrir la suite et aboutir à la vérité. Il y a sûrement un savant qui a mis le nez là-dedans et s'est vanté de démasquer le magicien qui cherchait à filer les chocottes à la famille de Bosseville pour les faire déguerpier : un type qui espérait récupérer le château pour une bouchée de pain, comme pendant la Révolution. Mais je l'attends au tournant : M. Duparc m'a convaincue qu'Anne-Charlotte est à l'origine de ces événements, mais ça reste un secret entre nous.

Toujours est-il que la famille de Bosseville finit par déménager ; à leur place, je n'aurais pas attendu aussi longtemps. Avant de décamper (Hervé dirait que c'étaient des précurseurs), le maître de maison se décide à demander à l'évêque du diocèse l'autorisation de procéder aux exorcismes. Le diable est la seule possibilité ; l'abbé la rabâche tellement que le propriétaire veut tenter sa chance.

L'évêque expédie au château un religieux prémontré qui pratique ce type d'opérations. Pour une fois, banco, les phénomènes cessent, ouf !

Mais ce n'est que de courte durée, ou partie remise comme on voudra. Après quatre mois de perturbations, si fréquentes qu'elles devenaient quotidiennes, les troubles prennent des congés pendant une quinzaine de jours. Le projet de déménager est reporté aux calendes grecques.

Quand les bruits ressurgissent de plus belle, l'abbé, la châtelaine et le petit personnel n'ont plus qu'une obsession en tête : aller voir ailleurs et refiler la patate chaude à un libre penseur ou un incroyant, une de ces fortes têtes qui ressassent, au milieu du XIXe siècle, les certitudes de la science. Bien sûr, aucun de ces intellectuels ne se porte acquéreur du château hanté, pas même comme locataire.

Plus personne ne s'intéresse à la demeure : le temps passe, la carcasse du château patiente, les bords du lac accueillent des joncs et des canards, la nature sauvage envahit les alentours.

Devant ce spectacle, les parents interdisent à leurs enfants d'aller jouer de ce côté-là, les cœurs tendres ne se donnent jamais rendez-vous dans le parc de crainte d'être traquées par le fantôme de la chambre rose ; les soirs d'orage, quelques vagabonds prétendent l'avoir aperçu à la fenêtre et le dimanche suivant, le curé en chaire rappelle que Lucifer habite dans ces murs ou qu'une sorcière y a élu domicile. Il est seul à parler de sorcière, mais par prudence, les paroissiens refusent de venir vérifier ses dires.

Les circonstances qui réveillent les lieux se déroulent pendant la Première Guerre mondiale. Non que les ennemis se disputent le terrain, les champs de bataille s'étirent à près de deux heures à cheval, mais l'armée française cherche où installer des hôpitaux et des centres qui reçoivent les blessés.

Dans leurs bureaux, les officiers considèrent que le château se prête à ce genre d'opération et décident de l'aménager : il suffit à leurs yeux de remettre des portes et des fenêtres là où elles ont disparu, de transformer les pièces disponibles en dortoirs et les équiper de lits, installer une espèce de cuisine dans le rez-de-chaussée et faire brouter le parc par des vaches qui donneront du lait. À leurs yeux, les travaux ne demandent pas un gros investissement et l'emplacement paraît parfait : à proximité de la Somme où les troupes s'affrontent et de Paris où les officiers se reposent ; de plus, le perron sera commode pour recevoir les brancards et le parc idéal pour les balades en plein-air des convalescents. Les militaires ignorent la mémoire des pierres et les avertissements du passé. Mais voilà, Anne-Charlotte perturbe les prévisions militaires, sans que les galonnés ne s'y attendent.

— Allez, on va rentrer casser la croûte. Ta mère doit nous attendre.

Obligée de fermer le livre et emboîter le pas de mon père qui ne suit que son programme à lui. En chemin, il me questionne sur ce que j'ai lu, comme s'il tenait à savoir si les pages sont meilleures que les précédentes. En réalité, il ne s'intéresse ni aux unes, ni aux autres et écoute à peine ma réponse, surtout que je n'ai pas envie de lui apprendre l'histoire du château.

Mon frangin me demande comment s'est passée la matinée de pêche ; quand je lui rétorque que j'ai lu sans arrêt, il cherche lui aussi à savoir ce que contient le bouquin.

— Monsieur Duparc raconte Carouet d'hier à aujourd'hui ; mais je n'en suis pas encore à aujourd'hui !

Et pan sur le bec : le grand Hervé, mon protecteur pour aller à la bibliothèque, devra se mettre à la lecture pour voir si c'est intéressant, angoissant ou quoi que ce soit.

Je vais vous donner un conseil au passage : si vous souhaitez passer votre été le nez dans un roman passionnant ou un livre sérieux, ne partez pas avec mes parents et mon frère.

Le repas à peine avalé, ils m'ont mobilisée pour la vaisselle et sitôt le dernier plat rangé, on est partis en cortège au ravitaillement. Que ce soit pour souffler ou pour bouquiner, il faudra attendre.

Quant à discuter des lectures, c'est hors de question : mon père n'écoute pas, ma mère est obnubilée par son intérieur et sa cuisine, mon frère se fiche de moi comme d'une demeurée qui ne comprend rien à ce qu'elle lit... sans doute se croit-il supérieur à cause de la bibliothécaire.

Je n'ai réussi à m'isoler qu'en fin d'après-midi et remettre le nez là où j'avais laissé la Première Guerre mondiale au château de Carouet. En résumé, l'armée réquisitionne l'endroit avec l'idée très répandue en ce temps-là d'installer un hôpital à l'intérieur, avec le parc pour revigorer les blessés du front et le lac pour une partie de pêche. L'intention semble louable, sauf que certains travaux préalables se révèlent indispensables : le parc grouille d'herbes et de ronces, les planchers ne valent pas un clou et que dire de la toiture qui laisse passer la pluie, le vent, les oiseaux et le reste ?

L'armée commence par expédier une équipe de nettoyeurs conduire le chantier. Les travaux sont menés dare-dare, avant l'arrivée des soignants qui accueilleront et soigneront les blessés.

Dès la première nuit entre ces murs, les infirmières et les brancardiers entendent des pas lourds au-dessus de leurs têtes. Ils croient qu'un fanfaron du groupe leur joue un tour, mais quand ils constatent que l'équipe est au complet dans la salle du rez-de-chaussée, ils croisent leurs regards interrogateurs et inquiets. En temps de guerre, la réaction épidermique incite à songer à l'ennemi ; mais imaginer les Teutons à deux heures du front venir en expédition dans un château paumé, c'est comme prendre des vessies pour des lanternes. Les soignants se rendent malades devant le bruit des portes qui claquent, des meubles qui glissent et des objets qui chutent (vous avez remarqué : chut pour parler des objets qui font du bruit, c'est drôle, non ?)



Bref, ce que leurs oreilles perçoivent ne pousse pas à un enthousiasme débordant. Ils ont beau être des soldats, avoir affronté l'ennemi et connu les tranchées, ils trouvent la pilule de l'hôpital un peu amère à avaler.

D'autant plus que dès le lendemain, le second jour dans les lieux, une infirmière (jeune et innocente aux dires de M. Duparc) marche en direction du perron après avoir baguenaudé dans le parc ; à un moment donné, elle lève le nez et « voit distinctement une silhouette féminine dans l'encadrement de la fenêtre à l'extrémité gauche du premier étage ». La phrase entre guillemets est une citation du rapport consigné dans le registre et recopié par le prof d'Histoire ; ça en jette, mais ça montre surtout que ce ne sont pas des crédules qui s'exprimaient de la sorte.

Sans se soucier davantage, les soignants obéissent aux ordres et installent des patients dans la pièce aux murs roses, celle où l'infirmière est certaine d'avoir vu son illusion invérifiable. Et là, patatras, aucun grabataire ne parvient à survivre plus d'une nuit : dans les heures qui suivent leur arrivée à Carouet, les occupants de la chambre rose passent de vie à trépas. Les officiers médecins s'en étonnent ; après plusieurs cas de mort incompréhensible, ils soupçonnent un meurtrier avec de mauvaises intentions et placent un planton en faction à la porte de la pièce mortifère, avec ordre de ne laisser entrer que l'infirmière de service. Ils menacent même le bidasse du conseil de guerre s'il arrive malheur aux blessés hospitalisés. En vérité, c'était leur réputation qui était en jeu.

La réponse ne se fait pas attendre : les passages de l'arme à gauche continuent.

Les toubibs ordonnent aux troufions d'accompagner les infirmières dans la pièce, quand elles viennent prodiguer des soins : ça ne change rien. Nulle explication raisonnable n'est apportée au phénomène et, aussi bien les brancardiers que les infirmières ou les officiers, personne ne se porte volontaire pour faire le guet à l'intérieur, une fois les lumières éteintes. Les médecins finissent par n'héberger dans cette chambre que les cas désespérés, priant le ciel que l'endroit les aide à abréger leurs souffrances. Évidemment, les blessés installés dans cette pièce ignorent ce qui les attend en entrant ici : une condamnation à mort dans les heures à venir.

Le château a beau vivre en vase clos, la rumeur va bon train. Les gens du pays déclarent avoir entendu des on-dit, mais tout à la fois, ils les prétendent sans fondement et ne fournissent rien de crédible pour éclairer ce qui se passe là :

— Vous êtes sûr ? demande même le curé, venu porter l'extrême onction aux moribonds.

Lui qui est familier des choses invérifiables, il garantit que les trépas ne sont pas l'œuvre de l'endroit, mais le rappel de ses ouailles par le Père divin dans son Paradis. Bref, un dialogue de sourds général.

Anne-Charlotte, loin des mémoires populaires, continue à fréquenter les lieux ; j'en suis convaincue. Si ça se trouve, elle vient encore de temps à autre se balader dans les étages. C'est pour cette raison qu'ils sont inaccessibles au public, imaginez qu'il la rencontre sans être prévenu.

À l'issue de la grande guerre, le château un tantinet réaménagé, au moins bien couvert et fermé aux courants d'air, intéresse un riche industriel venu s'installer dans la région. Dans son idée, il espère boucler la restauration du bâtiment et y accueillir ses amis de Paris arrivant dans leurs rutilantes automobiles de l'époque. D'ailleurs, il se met en cheville avec un garagiste du village, amateur de pêche comme Papa : l'artisan est censé entretenir les voitures pendant que les invités lancent leurs gaules dans le lac ou font un carnage dans la forêt, en échange il a le droit de taquiner le goujon dans la semaine. Gagnant-gagnant dirait Papa.

Mais là encore, les choses ne se passent pas comme prévu.

Les travaux ne sont qu'une suite d'accidents : les tuiles glissent du toit, le plancher du premier s'écroule, sauf dans la chambre rose, les fenêtres volent en éclat par un après-midi de grand vent, seule la fenêtre de la même chambre se maintient en place.

À force de contretemps, le propriétaire abandonne les travaux, délaisse le château qu'envahissent les bêtes et les revenants. La population locale qui en entend parler soupçonne que ce sont les soldats morts à l'hôpital pendant la guerre qui viennent demander des comptes. Les gens sont comme ça : ils s'imaginent que les cancans des faits divers sont responsables de tout, alors que leur ignorance ouvre grand les boulevards aux fantômes d'autrefois.

L'autre guerre, celle avec Hitler et ses sbires, réveille le château.

Les Boches trouvent là un coin tranquille où personne ne met les pieds ; ils l'occupent (c'est le cas de le dire) et organisent un camp de travail dans le parc. Ils mettent les prisonniers au boulot : de la main d'œuvre pas chère qui bosse comme des malades. L'idée est de transformer le rez-de-chaussée en bureaux et les étages en logements d'officiers, aménager le lac en un coin de détente pour les soldats en permission. Tout est décidé, dessiné au millimètre près, il n'y a plus qu'à exécuter sans discuter. Sauf qu'Anne-Charlotte veille au grain et démonte la nuit ce que les pauvres bougres ont fabriqué le jour.

Au début, les gardiens soupçonnent les prisonniers de sabotage ; mais ils ont beau guetter de plus près, rien ne conforte leurs certitudes. Terrorisme est le second leitmotiv qui tourne en boucle dans leurs petites caboches (c'est un des jeux de mots préférés de mon frangin : les boches et leurs caboches). Rien n'y fait : les murs sont surveillés plusieurs nuits, le résultat ne change pas.

Un soir de beuverie, un soldat s'éloigne et se soulage au pied du gros arbre à l'entrée du terrain ; en se retournant, il titube vers le château, quand tout d'un coup, il écarquille les yeux et distingue la tête d'une femme dans la chambre rose. Sûr de lui, il se met à hurler :

— Alarme, alarme, terroriste, terroriste.

L'armée présente des avantages quand elle protège les populations, mais pas mal d'inconvénients quand un grain de sable perturbe ses opérations. Parmi ces grains de sable, se trouve l'alcool. Aviné, le pisseur entraîne ses compagnons éméchés dans une chasse aux sorcières à travers le château. De la cave au grenier, les voilà qui montent, descendent, ouvrent les portes, les claquent, cognent les escaliers avec leurs godillots ferrés. Au passage, ils vident leurs mitraillettes sur les murs et les plafonds, abattent les miroirs et dégomment les éclairages ; un capharnaüm remplace le chantier. Soudain, ils s'aperçoivent que le sous-sol se remplit d'eau.

Une fois la guerre achevée, la nuit dantesque laisse la place à la légende : les uns disent que les Allemands ont transpercé les canalisations avec leurs tirs maladroits. D'autres prétendent que des prisonniers se sont vengés en ouvrant les vannes ; comme ils étaient enfermés au fond du parc, on ne voit pas comment ils auraient pu être dans la cave. Les anciens avancent que la Résistance avait infiltré les lieux ; là encore la méthode reste mystérieuse. L'énigme reste entière.

M. Duparc et moi, nous nous doutons qu'Anne-Charlotte n'est pas étrangère aux phénomènes et des traces du passage des bidasses boches sont sûrement visibles dans les étages. Sans doute des marques que la mairie ne tient pas à laisser voir.

— Bientôt fini ton bouquin ? Je voudrais le lire, moi aussi. Tu as l'air complètement accaparée depuis que tu le lis.

Si Hervé s' imagine que je vais le lui refiler avant de l'avoir bouclé, il se met le doigt dans l'œil. Plus que vingt ans depuis le dernier épisode ; pas le moment de lâcher le morceau.

Après la Libération, c'est l'époque de l'euphorie : reconstruction, nouveaux droits et congés payés à tire-larigot. Le château revient à la commune, qui se demande quoi en faire.

Finalement, elle aménage un camping dans le parc et bricole des sanitaires au rez-de-chaussée. Au programme : séjour sous la tente, pêche dans le lac et grillades sous les arbres... j'en connais moi-même quelque chose, puisque c'est la ritournelle des parents.

Pour faire tourner la boutique le plus vite possible, on songe à boucler les étages et concentrer l'accueil, les sanitaires et la buvette dans ce qui est vite aménageable. Les gens de passage ne connaissent pas l'histoire du château ou se contentent de ce que raconte Christine à l'accueil ; la plupart ne passent qu'une nuit avant que de plier bagage. Parmi ceux qui restent quelques jours, plus rares encore sont ceux qui s'intéressent au bouquin de M. Duparc et vont à la bibliothèque affronter Mlle Lelongbec. D'ailleurs, si la mairie évite de le mettre en vente à l'accueil, ce n'est pas pour rien !

Quant aux habitants du secteur, personne ne ressent le besoin de s'aventurer dans les pièces désertées du château. À mon avis, aucun doute qu'elles cachent des secrets prêts à se révéler, voire la présence d'Anne-Charlotte qui garde sa chambre d'agonie.

Je refile le bouquin à Hervé en lui rappelant que la charmante bibliothécaire a exigé le retour sous huitaine :

— Et le plus tôt sera le mieux, a-t-elle répété au moins trois fois avant de nous laisser l'emporter.

Elle faisait mine que l'ouvrage est très demandé, alors que Christine nous a dit le contraire : beaucoup d'habitants en ont entendu parler, mais bien peu l'ont vraiment lu. Elle en sait quelque chose, puisqu'elle a toujours habité le patelin.

Pendant qu'Hervé se plonge dans l'histoire de *Carouet d'hier à aujourd'hui*, je commence à repérer les lieux : deux portes permettent d'envisager d'entrer entre les murs interdits. La première, au fond des toilettes, s'ouvre sur une pièce ou un escalier ; l'autre, sur le côté du château, donne accès vers l'intérieur. Laquelle est la bonne pour monter dans les étages sans être vu, je n'en sais rien. J'ai envie de les essayer un de ces quatre.

Arrivé à l'époque de la famille de Bosseville, Hervé me pose des questions ; je m'amuse à lui faire remarquer qu'à la bibliothèque, il prétendait m'expliquer ce que je ne pigeais pas, et là, c'est l'inverse qui se produit. En réalité, sans le dire, il veut savoir le vrai du faux ; je lui promets qu'un savant viendra éclairer sa lanterne :

— À moins que la vérité habite dans les étages... lui dis-je avec un air mystérieux, comme dans les enquêtes policières.

Il ne saisit pas tout de suite mes allusions ; je le laisse à sa lecture, l'invitant à ne m'en reparler que quand il l'aura terminée. De mon côté, je continue à préparer l'exploration de l'intérieur : une lampe de poche pour éclairer, un crucifix pour affronter les vampires, une gousse d'ail pour détourner les mauvais esprits.

Il me manque la clé pour ouvrir la porte ; à vrai dire, j'ai l'air équipée sans avoir le sésame.

Hervé traîne à terminer sa lecture : est-ce que les révélations de M. Duparc ne lui plaisent pas ? Est-ce qu'il a du mal à les assimiler ou est-ce qu'il n'y croit pas ? Je ne vais pas lui demander, il risquerait de tout déballer devant les parents qui refuseront qu'on retourne au village. D'un autre côté, on est obligés d'aller rendre le livre à la bibliothèque et ce n'est pas eux qui iront le faire.

Pour l'heure, j'aimerais savoir si mon frangin est prêt à visiter les étages avec moi. Je ne me vois pas demander ce service à Christine ou vendre la mèche à un inconnu qui ne fait que passer une nuit ici. Sur-tout que, pour augmenter mon problème, je n'ai pas le droit d'aller me renseigner à la buvette, vu que la vaisselle et les verres continuent à faire du vol plané sans crier gare.

Ah, Hervé a enfin fini sa lecture. À mots masqués, il me confie son intrigue devant plusieurs phénomènes : la fille morte dans la chambre, les fantômes de macchabées de la première guerre qui revenaient chez le garagiste et le curé qui couchait à côté de la femme de chambre :

— Mélange pas tout, que je lui dis. Le fantôme d'Anne-Charlotte, c'est sûr qu'il se ramenait la nuit. Il y a trop de témoins qui l'ont vu, on ne peut pas en douter. La femme de chambre à côté de l'abbé, c'est juste une coïncidence. Qu'est-ce que tu vas chercher ?

Là encore, je ne suis pas persuadée qu'il a saisi les nuances. Enfin, je lâche le morceau :

— Pour en avoir le cœur net, il faudrait aller dans les étages, surtout la chambre rose. Si t'es d'accord, on peut y aller tous les deux ?

Le seul point qui l'arrête est de savoir comment on va entrer.

— Y a que deux portes : une au fond des toilettes et l'autre sur le côté du château.

— Celle des toilettes, j'ai déjà vu les femmes de ménage y passer. C'est leur réserve de balais et de produits d'entretien.

Il ne reste plus que celle sur le côté du château, il l'a repérée lui aussi mais ignore sur quoi elle donne. À coup sûr, c'est l'escalier qui monte dans les étages.

Mon grand frère imagine un autre escalier qui servait aux propriétaires, accessible à l'intérieur depuis le perron, derrière la porte fermée par un volet et une barre en travers. Comment savoir le vrai du faux et ouvrir la bonne ?

On discute des objectifs de notre exploration : moi j'aimerais rencontrer Anne-Charlotte, au moins voir sa chambre rose et son visage avec la peau sur les os. Hervé lui se contenterait de compter les coups de mitraillette dans les murs et serait heureux de retrouver une arme de la Seconde Guerre mondiale. C'est là qu'on voit la différence entre les gars et les filles : moi, dans le romantisme des fantômes malheureux (il faut que je regarde dans le dictionnaire si on a le droit de dire une fantôme !), lui dans la noirceur des guerres et des armes à feu.

Du moment qu'il me laisse discuter avec ma favorite, je ne vais pas faire la fine bouche.

Mine de rien, mon frangin sait quand même y faire : en papotant en toute innocence avec Christine, il apprend que deux escaliers existent pour aller aux étages : le premier donne sur la porte de côté et n'était emprunté que par le petit personnel, le second trône dans le vestibule et servait aux proprios et à leurs invités. Il a fait celui que ça intriguait en prétextant que l'escalier du perron bouclé devait s'abîmer ; réponse recta, comme une évidence :

— Regarde là, dans mon bureau, on voit à peine la porte de droite. Elle ressemble au mur. Pourtant elle ouvre sur le vestibule, où on entrepose le matériel d'animation. Normal que tu n'aies rien remarqué, on sort ce qu'il nous faut le matin, avant que le public vienne au bureau, et on range à la fin des animations quand vous êtes repartis dans vos emplacements.

Heureuse de son explication, elle finit quand même par lâcher :

— Je peux te dire que l'escalier, il nous sert. Il est plein de cartons avec les boules de pétanque, les fléchettes et le reste. Crois-moi : il est aussi solide qu'au premier jour.

Du coup, le frangin, gonflé à bloc, a subtilisé la clé du bureau derrière le comptoir et ce soir, ni une, ni deux, quand le camp roupillera, on va se glisser dans l'accueil, passer par le vestibule et crapahuter à l'étage, voire jusqu'au second.

On ne sera pas venus à Carouet pour rien : on parlera de la pêche comme le paternel, mais nous c'était la pêche aux fantômes et le ménage de la Maman, nous avec les bizarreries du passé. Quand ma mère parlera de ses vacances et que Papa racontera ses journées au lac, on pourra dire qu'on s'est bien amusés avec l'histoire du château, sa revenante et les caboches de boches. Incroyable comme je suis impatiente.

Le lendemain matin, les parents sont surpris de trouver les duvets en vrac et vides, personne à l'intérieur. La mère file aux toilettes, étonnée que ses enfants se lèvent si tôt et y aillent en même temps, mais après tout, pourquoi pas ? Là encore, personne. Au retour, elle raconte sa surprise aux voisins qui disent n'avoir rien entendu de la nuit. De son côté, le père fait le tour du lac, n'osant imaginer que ses enfants aient pris un bain de minuit et y soient restés.

— Ces histoires-là, c'est pour les amoureux, pas pour les frangins, frangines.

La balade précipitée s'achève : toujours personne.

Les femmes de ménage sont sollicitées dès qu'elles agrippent leurs balais. Ça papote, ça élucubre, mais ça fait chou maigre, aucun indice ne permet de dénicher les disparus.

Christine arrive à l'accueil préparer le matériel d'animation. Elle ouvre le bureau avec son double, en se promettant de rechercher la clé originale perdue la veille. Rien d'exceptionnel ne l'étonne, mais face aux inquiétudes des clients, elle préfère appeler le maire :

— Deux gamins disparus ! Je prévient la gendarmerie. J'arrive tout de suite.

Quand les hommes en uniforme pointent le bout de leur nez, l'effervescence a gagné le terrain entier. On ne parle plus que des enfants qui ont découché.

— À leur âge, ils ne doivent pas être bien loin.

— Pourtant ils avaient l'air bien gentils, et polis aussi.

— Tu leur as parlé, toi hier. Ils ne t'ont rien dit ?

— Les parents doivent se faire du mouron. J'imagine si ça m'arrivait... heureusement que je n'ai pas d'enfants.

Chacun y va de son commentaire, solidaire et inutile.

De son côté, Christine remarque la porte vers la réserve mal fermée, elle songe à la discussion de la veille avec Hervé à propos du vestibule et de l'escalier. Après un bon moment de doute et d'incertitude, elle l'avoue au maire, qui illico rapporte le fait aux gendarmes, prêts à bondir vers les étages. Le premier élu de la commune connaît l'histoire par cœur, il a lu le livre de M. Duparc et préfère prescrire la prudence aux va-t-en-guerre face aux revenants. Devant son insistance, les uniformes appellent du renfort : on ne sait jamais.

Une lampe torche en vue d'éclairer les pièces aux volets clos, le flingue à la ceinture au cas où des pre-neurs d'otages montrent le bout de leur nez, deux jeunes pandores partent en mission vers les chambres et les greniers, les aînés attendent en renfort si les bandits ou les gamins tentent d'échapper.

Dans le long couloir sombre, la lampe montre son utilité, les pièces de droite, au-dessus du bureau d'accueil, ne révèlent rien : ni fantôme, ni gamins, juste des toiles d'araignée. Le gendarme moustachu suggère de redescendre plutôt que perdre son temps à fouiller des pièces vides ; le rouquin propose d'aller au moins jeter un œil dans le grenier, si les fugitifs se sont cachés là-haut. À contrecœur, le plus pressé accepte le détour.

Les pièces de gauche, au-dessus des sanitaires, sont identiques à celles déjà visitées : ça sent le renfermé, on voit que le ménage date de plusieurs années.

— Tiens, regarde, la porte de celle-là a été bougée...

— La poussière semble envolée par endroits. Y a des traces de pas...

Les deux armoires à glace se regardent, s'interrogeant sur celui qui ira le premier. Sans attendre la réponse, le rouquin agrippe son arme de service et pousse la porte avec lenteur ; le faisceau de lumière se projette sur les murs rosés à la couleur délavée, un vase contient des fleurs fanées, un fauteuil gît couché sur un accoudoir.

Dans le coin sombre, entre les deux fenêtres voilées par des rideaux en lambeaux, recroquevillés sur eux-mêmes, les genoux collés au visage, Hervé et Aline restent figés, tétanisés.

— Qu'est-ce que vous fichez là ? s'exclame le gendarme.

Les adolescents ne répondent pas, ni ne bougent ; les yeux baissés, ils retiennent leur respiration...

— Faut appeler un toubib, ajoute le moustachu. Ne les touche pas, on sait jamais.

Aline commence à lever la tête, le geste est lent, l'angoisse se lit dans son regard, son visage ressemble à un linceul. À croire qu'elle peine à se réveiller d'un cauchemar.

Dix minutes plus tard, l'adjudant-chef assoit les explorateurs dans la buvette, les tasses oubliées sur le comptoir restent calmes. Il tente d'interroger les témoins en veillant à ne pas les heurter.

Le père répète les questions avec bien moins de prévenance :

— Répondez quand on vous parle ! Qu'est-ce que vous avez fichu là-haut ? C'est interdit d'y aller, vous le savez depuis qu'on est là. Pourquoi vous avez pas écouté ? C'est incroyable d'être aussi butés. Vous êtes pas bien avec nous, à passer des vacances sans histoires. Qu'est-ce qui vous a pris ?

— Attendez, monsieur, tempère le gradé. Une seule question à la fois pour faciliter l'enquête. L'effet est immédiat : parents et enfants la ferment.

Après une heure d'échanges muets entre les protagonistes de tous âges et de tous statuts, le maire et le sous-officier se concertent, persuadés que les gamins ont voulu explorer les étages, après avoir lu le livre de M. Duparc, *Carouet d'hier à aujourd'hui*.

— Faudrait que je le lise moi aussi, avoue le sous-officier. J'en ai entendu parler plusieurs fois, mais je ne sais pas ce qu'il raconte.

Le maire suppose qu'ils ont croisé le fantôme, plusieurs témoins historiques ont déclaré l'avoir vu dans la chambre rose :

— Celle-là même où vos hommes les ont retrouvés ce matin.

Il termine son argumentaire en jugeant que les enfants n'ont provoqué aucun dégât, qu'il serait peut-être exagéré de les tourmenter davantage.

Le gendarme semble dubitatif :

— Pour les gamins et leurs bêtises, je dirais comme vous. Mais pour la demoiselle en fantôme, ça reste à voir.

Autant pour soutenir son maire que pour disculper ses jeunes copains, Christine demande la parole, un bout de papier à la main :

— Pour la vaisselle de la buvette, j'ai peut-être l'explication. Dans le *Quid* de cette année, j'ai trouvé un phénomène qu'ils appellent un poltergeist (elle bute à tenter trois fois de prononcer le mot). En tout cas, c'est ce que j'ai noté : c'est un esprit frappeur, si vous préférez. Pour faire peur...

Les hommes se regardent, incrédules ; ils ne voient pas où veut en venir l'hôtesse d'accueil :

— Si ça se trouve, la demoiselle est revenue, mais comme les étages sont fermés à tout le monde, elle s'en est prise au rez-de-chaussée. Elle aurait pu s'en prendre au bureau, j'ai eu chaud. Mais elle a trouvé plus de monde à la buvette. Et puis la vaisselle...

Certaine d'avoir convaincu ses interlocuteurs, elle arrête net son exposé ; les yeux interrogateurs qu'elle rencontre la poussent à préciser sa pensée :

— Si les petits ont rencontré la mademoiselle, elle doit être contente d'avoir vu quelqu'un qui s'intéresse à elle. On peut espérer qu'elle retourne d'où elle vient et qu'elle nous laisse tranquilles.

— Ah, c'est ça votre explication ! s'exclame le maire. On va régler tout ça. Depuis le temps que je dis au conseil de transformer ce vieux château en un lieu plus accueillant...